Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 59 (1990-1991)

Artikel: Esquisse d'une synthèse
Autor: Ruffieux, Roland
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-818138

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ESQUISSE D'UNE SYNTHÈSE

ROLAND RUFFIEUX

Par rapport à celle qui l'a précédée, durant la matinée, la seconde table ronde a rencontré plus d'obstacles dans la réalisation de ses objectifs. Tout d'abord, à cause de la grande diversité des thèmes et malgré la proximité qui existait entre certains d'entre eux, ce qui est une constatation banale. La distance séparant certains échantillons résultait moins d'un écart temporel que de la variété des types d'histoire et des catégories de sources auxquels chacun se référait, de manière plus ou moins explicite.

Tant l'avènement de la démocratie représentative en 1830 que la nature de ses mutations à l'aube du XXe siècle relèvent d'une histoire politique à laquelle de nombreuses études ont été consacrées, déjà avant son renouvellement récent, par la science politique. En revanche, l'analyse de l'entre-deux-guerres, dans les catégories de l'histoire culturelle, est restée en friche, comparée à d'autres approches, plus usuelles, comme l'histoire économique et sociale. Les lacunes sont encore plus évidentes pour la période du second après-guerre: la lente ouverture des archives, le poids des idéologies et la déformation frappant les souvenirs personnels faisaient encore écran, il y a peu de temps.

Le risque principal a toutefois résidé dans la résistance que le paradigme, choisi par les organisateurs de la journée, a opposée, semble-t-il, aux quatre auteurs de communications relevant du thème consacré aux perceptions identitaires pendant les XIXe et XXe siècles. Au niveau des abstractions, l'opposition créée entre l'affirmation et le refus des différences ne devait pas, en apparence, les empêcher de mettre en balance des processus d'adaptation relevant d'une irruption de la modernité et des attitudes de refus, d'importance graduée, liées à des attachements à la tradition. En réalité, le choix des thèmes — librement définis par les auteurs en fonction de leur intérêt personnel ou de leurs recherches en cours — a fait indiscutablement la part plus belle à l'analyse de différences souvent profondes avec l'esprit du temps. Sans compter les décalages perceptibles par rapport à l'évolution générale de la Suisse.

C'est donc bien l'image d'un Fribourg s'efforçant de freiner la modernisation en cours dans d'autres régions, plus dynamiques, qui s'est imposée, voire d'une société cantonale résolument antimoderne. Faudrait-il, à ce propos, reprendre les considérations d'un E. Labrousse sur les forces agissant tour à tour, comme moteur ou frein de l'évolution sociale? Ou se référer plutôt à une explication insistant sur la lenteur des changements au niveau des mentalités?

En effet, autre surprise du paradigme choisi, l'affirmation des différences a été reconnue comme le fait dominant sans que s'impose, pour autant, une convergence dans les jeux menés par des acteurs successifs, dont la personnalité, collective ou individuelle, est apparue riche à la fois de substance et d'accidents. Aussi, les homologies de situations constatées même à un degré élevé se sont-elles révélées sources de confusions ultérieures. Par compensation, une forte dose d'imaginaire, projetée sur l'ordre des réalités, afin de les immobiliser — pour ne pas dire éterniser — a redonné plus de souplesse aux mentalités en faisant proliférer les représentations idéales dans un espace social pourtant relativement clos.

* * *

Consacrée à la période de la Régénération, la communication de *François Genoud* s'inspire à la fois de l'histoire des mentalités, dans sa première manière, et de l'ethnopsychologie, démarche liée aux acquisitions récentes de la géographie humaine et de la psychologie sociale. A la première, elle emprunte la volonté de replacer l'histoire des idées dans un contexte événementiel afin de comprendre l'influence directe qu'elles ont pu exercer sur les hommes dans leur temps, également les modalités de leur vulgarisation, orientée ici à des fins de pastorale et d'influence politique.

La production, par la partie zélée du clergé séculier, de représentations mentales considérant le Fribourgeois se greffe sur le conflit ravivé entre deux formes de société: l'une rattachée aux valeurs traditionnelles du catholicisme post-tridentin auxquelles il entend conserver la prédominance; l'autre, proposée par un libéralisme dynamique qui fait confiance à une société profane pour réaliser les idéaux du progrès.

La «Gazette ecclésiastique», qui reproduit les rapports trimestriels de la Petite Eglise, joue, au premier degré, le rôle d'un bulletin d'information, destiné à accroître la cohésion d'un groupe de purs qui se réserve le monopole de ses propres jugements. En effet, ils sont formulés selon des pratiques confidentielles se retrouvant dans les rapports que les préfets rédigent à l'intention d'un Conseil d'Etat qui vient de reconnaître pourtant la publicité des débats. Mais, au second degré, on voit s'édifier un ensemble cohérent de représentations sociales qui aboutissent à deux archétypes — le bon Fribourgeois et son contraire — dont le caractère représentatif semble assuré par des contacts quotidiens et les voies privilégiées de l'action pastorale.

En articulant son analyse en deux parties, l'auteur entend souligner les relations étroites existant entre le fait associatif et sa production idéologique. La volonté d'anonymat de l'association, le refus de définir clairement ses buts et le malaise qu'elle crée au sein de la hiérarchie persistent à travers les trois phases de son existence. C'est toutefois dans les années 1830 que M. Genoud juge saisir le mieux le jeu des rapports entre les forces religieuses et politiques et pouvoir tracer un portrait politique et civique du mauvais Fribourgeois permettant d'éclairer les élites conformistes mieux que les nouveaux organes de presse. En fait, puisque la souveraineté du peuple a détrôné

l'autorité divine, la démarche prend les allures d'un réquisitoire contre le nouveau régime: l'esprit public est jugé irrémédiablement corrompu par la presse, l'apathie des citoyens face aux élections est lourdement soulignée.

Ce portrait, poussé au noir, s'insère entre deux représentations sociales jugées favorablement: celle de la Restauration défaite en 1830, celle d'un avenir où triomphera la solution orthodoxe des grandes questions agitant alors la société bourgeoise. Reste ouverte pour l'historien des mentalités une question fondamentale d'interprétation: l'antonymie du mauvais Fribourgeois a-t-elle eu une force anticipatrice sur la formation des attitudes au moment du Sonderbund et même sur la revanche de 1856?

Insérée, on l'a déjà rappelé, dans un contexte différent — la transition séparant les XIXe et XXe siècles — la communication de *Pierre-Philippe Bugnard* a tenté d'illustrer la perception de l'aristocratie au temps où la démocratie représentative avait déjà franchi plusieurs étapes après celle de 1830. Il l'a fait en recourant à un exemple aussi frappé d'individualité que le précédent avait été collectif, c'est-à-dire à Georges Python, à la fois chef réel et symbole du régime qui a pris son nom.

Son hypothèse de base est qu'au moment où le patriciat transmet le flambeau du passé à une nouvelle bourgeoisie, celle-ci n'a de cesse de récupérer les valeurs aristocratiques. Utilisé par la nouvelle histoire sociale pour la Suisse dans son ensemble, le phénomène, caractéristique par ses variations locales, peut certes revêtir un intérêt supplémentaire lorsqu'un chef de nature charismatique est amené, pour faciliter un ralliement qu'il juge indispensable, à précipiter la fusion entre l'ancienne noblesse, la bourgeoisie jadis privilégiée et les «nouvelles couches sociales» dont Gambetta avait fait le creuset de la Troisième République en France.

Afin de mieux illustrer le cas, l'auteur a isolé, dans l'existence bien remplie de G. Python, chef incontesté du régime pendant trois décennies au moins, l'épisode mineur de l'«usurpation» d'une ascendance patricienne. Certes, l'assertion se retrouve dans des témoignages qui s'échelonnent entre 1898 et les années 1930, elle est appuyée tour à tour par la généalogie, des biographies de circonstance et même des représentations artistiques de qualité. Elle a été génératrice de polémiques dans une époque qui en fit usage dans tous les actes de la vie publique ou presque.

Le réexamen opéré par M. Bugnard aboutit à restituer la famille du chef de l'Etat à la bourgeoisie commune de Portalban, tout en lui reconnaissant une ascendance noble par sa mère, des alliances d'ordre matrimonial avec le patriciat, ainsi qu'une inclination évidente à utiliser des relations influentes, issues du même milieu, pour ses négociations difficiles, par exemple celles préparant à Rome la fondation de l'Université.

Dans l'imbroglio de ces faits, d'importance inégale, utilisés pour étayer la démonstration scientifique, on repère certes plusieurs phénomènes relevant de l'histoire des mentalités sans pouvoir discerner nettement le sociologique et le psychologique, selon une distinction devenue classique. Rappelons, sur le premier point, que

plusieurs magistrats, contemporains de Python et qui siégèrent en même temps que lui au gouvernement, s'insèrent dans des réseaux analogues d'amalgame social. Ceux-ci ont finalement donné un caractère plus ouvert à la classe politique de la période. Cela lui a permis d'opérer la transaction entre le monopole exclusif de la ville-Etat et un pouvoir représentatif des diversités cantonales.

Pour la perspective psychologique, on pourrait évoquer également la démarche comparative, adoptée par A. Mayer, pour mettre en évidence les «survivances de l'ancien régime» dans l'Europe du XIXe siècle. Dans un tel cadre, le Fribourg de l'époque pythonienne repose bien sur une société en voie d'industrialisation. Mais son élite, parce qu'elle se reconnaissait mieux dans les valeurs de l'aristocratie, a-t-elle refusé le passage à une démocratie plus large ou simplement voulu en retarder l'avènement? Répondre à cette question, qui a été bien posée, exigerait une autre analyse consistant à rechercher les racines psychologiques de la dévotion dont le leader fut l'objet de la part des classes populaires. Son charisme tenait-il à sa capacité d'allier, par son action, les valeurs de l'ordre ancien et les nouvelles technologies? Ou, plus simplement, à des recettes, déjà éprouvées par ses prédécesseurs, et qu'on ne saurait assimiler aux formes contemporaines du «culte de la personnalité»?

Dans la communication de *Patrice Borcard*, on passe à un autre leader d'opinion et à une forme différente de personnalisation du pouvoir, de nature spirituelle. A un autre type d'histoire également, puisque l'analyse des fêtes populaires met en évidence le goût pour le divertissement collectif et l'utilisation des occasions commémoratives. L'accent est mis sur le recours à une histoire magnifiée dont la réinvention favorise le fonctionnement d'une mémoire collective redoutant de perdre son identité.

Face aux traumatismes que le canton subit de façon souvent indirecte, le festival «Mon Pays», tout particulièrement, a attiré les foules à l'occasion du Tir fédéral de 1934, leur offrant, en marge d'une joute traditionnelle, l'occasion de revenir à un passé auquel le préfet-poète P. Bondallaz donne un visage rassurant par l'exaltation de «lieux de mémoire» particulièrement suggestifs. Les allusions à la crise se trouvent ainsi atténuées et le recours à l'imaginaire permet même de redonner à Fribourg, pour l'avenir, le visage d'Arcadie heureuse qu'il aurait eu dans le passé.

Inspiré par l'ouvrage de R. Girardet: *Mythes et mythologies politiques*, ce cas d'école représente une forme particulière de mythologie régressive utilisée pour fuir le temps présent. Travaillant sur un terroir familier mais étroit, Bovet et Bondallaz y décèlent des homologies de structure entre passé et présent permettant aux mythes choisis — le Comté de Gruyère, par exemple — d'exercer des fonctions à la fois unitaire, moralisatrice et mobilisatrice. La démarche laisse également l'historien devant une interrogation: quel rôle le poids des représentations du passé, souvent de nature purement répétitive, exerce-t-il dans l'affirmation ou le refus des différences? Une recherche patiente des influences réciproques, s'exerçant entre les idéologies et les réalités, parviendrait peut-être à saisir les premières dissonances dans les solidarités anciennes

et l'amorce de nouvelles singularités mises en évidence par la crise qui sévit alors, comme l'auteur le suggère en conclusion.

Dans «Les Fribourgeois devant le communisme dans les années 1945-1955», *Jean-Marc Purro* propose de franchir l'étape de la Seconde Guerre mondiale pour confronter la communauté cantonale à un phénomène qui lui est alors particulièrement étranger. Le communisme n'a-t-il pas été condamné par l'Eglise catholique sur le plan doctrinal et ses partisans avérés frappés d'interdit dans la vie civique? L'URSS n'a-t-elle pas commencé la guerre en dépeçant la Pologne de concert avec le Troisième Reich pour la terminer dans la «grande alliance» constituée par les vainqueurs de 1945? De manière plus particulière, la grande majorité des Fribourgeois n'ont-ils pas suivi des leaders d'opinion dont l'anticommunisme n'a pas désarmé après Stalingrad et la chute de Berlin, tels Jean-Marie Musy, Marius Besson et la plupart des journalistes locaux? Certes, Fribourg n'avait pas imité Vaud, Neuchâtel et Genève dans la voie de l'interdiction constitutionnelle au cours des années 1930, mais la fin de la guerre y est marquée par une percée électorale du socialisme qui donne même, un moment, à ses éléments les plus proches de l'extrême-gauche, l'idée d'implanter à Fribourg une section du nouveau Parti du travail, tentative qui restera sans lendemain.

Dans de telles circonstances et même si elle voulait emprunter la voie de la lutte partisane, l'hostilité, déjà ancienne, au communisme ne pouvait se manifester que de façon indirecte. Une piste prometteuse, que l'auteur se borne à esquisser, relève de l'amalgame, alors établi, entre les positions respectives des socialistes et des communistes, surtout là où ces derniers progressèrent au détriment de la gauche modérée. Sa démonstration principale porte sur les occasions que la presse romande, plus que fribourgeoise, a utilisées pour combattre une influence dont les risques étaient grossis à des fins prophylactiques. A cet égard, les exemples choisis ne se situent pas au même niveau pour leur capacité de produire des images significatives. Le silence entourant la levée des interdictions en février 1945 ne s'explique pas seulement par la mort de Mgr Besson, bien que celle-ci constitue un événement, localement plus important. En effet, la stabilité dans le rapport des forces qu'enregistrent à Fribourg les élections de 1947, qui ont produit, ailleurs en Suisse romande des déplacements importants, illustre, dans une mesure qui reste à définir, l'efficacité d'une action psychologique contre le communisme qui ne s'est pas relâchée et à qui la guerre froide apportera de nouveaux arguments.

Aussi l'exemple le plus caractéristique, parmi ceux qu'a choisis M. Purro, se trouve-t-il dans les réactions au décret de 1949 par lequel le Saint-Office condamne le communisme, en reprenant la mise en garde aux catholiques que l'épiscopat suisse avait exprimée au lendemain de la Première Guerre mondiale. Même si «l'opinion claironnée» de la presse fribourgeoise est unanime et que les commentaires insistent sur le caractère essentiellement religieux du verdict, l'argument d'une légitime défense de la société appartient bien à l'ordre des mentalités durables. Il se rattache à une pro-

pension générale signalée par l'auteur: dans les bastions catholiques traditionnels, la condamnation sans appel du communisme représente également «une manière de refouler» un socialisme dont le ralliement à la démocratie est trop récent pour être reconnu par l'ensemble de l'opinion publique.

* * *

La table ronde de l'après-midi a confirmé que les mots clés — identité, canton, historiographie — sous le signe desquels la journée avait été placée, contenaient des ressources épistémologiques importantes. Ce que les deux premiers pouvaient avoir de rassurant, d'usé même au départ, a été revalorisé par un large recours à la nouvelle histoire sous ses diverses formes. Par les angles variés d'attaque de ses méthodes, par certains de ses concepts même — ainsi la modernisation — elle a relayé la production historique dans la phase de la transition. Celle-ci pendant les trente dernières années avait déjà fait une large place aux différences les plus significatives qu'un regard appuyé sur le canton avait mises en évidence. Les exemples empruntés à la période contemporaine ont donné à la singularité fribourgeoise des dimensions imprévues par rapport au «cas particulier» de la Suisse. D'ores et déjà, les pistes, ainsi ouvertes et qui seront certainement élargies, suggèrent que l'histoire cantonale est loin d'être un genre périmé.